

## 1 Séance du 10 novembre 1999

Nous allons faire une traversée du siècle et de sa borne. Il s'agit d'un cours réellement préliminaire, j'ai un peu changé de sujet. Il faut entrer dans le siècle sous l'idée qu'il avait été dominé par une passion du réel. On ne peut le comprendre si on n'a pas cette conviction que c'est un siècle qui a donné son noyau dur dans la transformation effective des choses. Il change le motif de l'annonce pour celui de l'effectuation, il est hanté par l'idée que cela avait lieu.

### 1.1 Siècle comme passion du Réel

Cette passion du réel a entraîné des effets symboliques, une masivité symbolique, plus puissant qu'ornementé ou subtil. L'unilatéralité de la passion du réel a entraîné le symbolique. Dominé par le thème du deux, il place l'antagonisme, la contradiction au cœur du symbolique, ce qui donne un imaginaire tendanciellement très abstrait par contagion du symbolique. Imaginaire puissant mais caractère abstrait de son contenu. Je dis passion du réel contre la thèse de la passion de l'imaginaire, comme utopie, abstraction symbolique simplifiée, très faible détail imaginaire.

C'est parce qu'il y a passion du réel que quelque chose est par delà le bien et le mal. NIETZSCHE est bien le prophète du siècle. Néanmoins, paroxysme du Deux, qui n'est pas un deux de valeur mais un Deux réel, dit que le réel doit être obtenu par épuration, extorqué à la réalité. Le réel est le Deux dans l'épuration de l'Un.

Extorquons à cela le Réel pur, chercher le réel par obsession du tri, subordonné à la conviction qu'on allait réaliser autre chose que ce qu'il y avait, on fera advenir un réel.

Aujourd'hui on pense qu'on fera advenir rien du tout, c'est la promesse insensée du siècle, d'un réel pur, aujourd'hui, ce n'est plus d'actualité.

### 1.2 Siècle comme siècle de la guerre

Comme une guerre singulière, on ne dira pas le siècle des guerres. Le siècle est hanté par le sujet de la dernière guerre, ceci est prééminement parce que la guerre de 14-18 aurait du être la dernière, mettre fin à la guerre, la dernière.

Le siècle était identifié par une guerre décisive et qu'il allait fonder

la paix définitive, il faut donc la guerre décisive comme médiation à la paix éternelle. Ceci est vrai même pour HITLER qui veut fonder le Reich pour un millénaire.

Un affrontement décisif allait engendrer un ordre nouveau, un homme nouveau. Ce thème s'est disséminé. Il y a eu une naturalité de la violence conçue comme non-pathologique, naturel au devenir de l'idée, la violence est considérée comme créatrice.

Il y a pré-éminence absolue de la violence sur le droit, la violence est le réel du droit dont il n'est qu'une fiction.

Variante de cela : place tout à fait différente de la mort, il y a une naturalité de la mort, corrélation entre l'idée et la mort. Mourir pour l'idée est un attribut naturel pour l'idée. Idée : ce pour quoi il peut y avoir la mort.

La vie ne recule pas devant la mort qui est la vie de l'esprit (pour HEGEL qui interprète le christianisme). En subjectivité, la mort n'est pas objectivée par une idée, qu'on mourrait beaucoup pour une idée n'est pas une objection à l'idée, c'est vrai avant les années 60, maintenant on pense autrement.

Nous en sommes venus au thème de la guerre avec zéro mort, la guerre avec zéro mort est un retournement. Le siècle a été hégélien là-dessus : la vie de l'idée a un prix de mort qu'il faut accepter.

Ceci entraîne une conception de la vie – toute conception de la mort est une conception de la vie – ; être pour la mort (Heidegger) : la vie authentique sait faire face à la mort. Ceci produit une opposition idéologique (cf. Guy DEBORD et le situationnisme) de la différence entre vie et survie, qu'est-ce que vivre : quelle est la puissance de la vie, on y oppose le survivre comme peur de la mort.

Le siècle a tenté de transformer la vie en valeur et de faire de la survie une valeur négative, la vie est une valeur de puissance qui d'une certaine façon est se confronter à la mort. Quelque chose de la vraie vie est un affrontement à la mort, l'essence de la vie comme le risque.

Guy DEBORD est un versant terminal de cela, fin des années 70.

Aujourd'hui, il est toujours question de la survie. C'est ce qu'avaient pensé les gens dont je parle, ne veut pas dire qu'ils ont raison.

### 1.3 Siècle comme figure du commencement

Le siècle comme figure du commencement est aux prises avec la décadence et le nihilisme. C'est un point unanimement partagé en art, en sciences en politique ; on va interrompre le processus de décadence et le nihilisme par un commencement radical.

Le siècle est une feuille blanche sur laquelle on peut donner une première inscription. Savoir le prix du commencement, il y a toujours quelque chose sur la feuille blanche, comme déjà écrit : qu'allez-vous raturer pour blanchir le papier. L'idée du commencement absolu est à la fois innocente et criminelle. Le commencement a la figure dans l'enfance, le siècle s'est représenté comme un enfant puissant et [...] à la fois, il n'a d'égards pour rien, il est dans sa sauvagerie native, donc dans le négatif et la destruction.

Si on voulait donner une figure du monstre du siècle, je dirais que c'est quelque chose comme un enfant criminel, c'est à dire un enfant sans loi, il doit commencer tout. Ce mélange d'innocence et de cruauté, qui s'absout de sa propre cruauté au nom du commencement. On a le droit puisqu'on commence, si le commencement traîne, le droit s'épuise, ce qui ressort, c'est la cruauté et le crime.

Il n'est pas vrai que rien ne commençait, peut-être que des commencements et après rien.

### 1.4 Siècle comme figure du commencement

Il y a deux voies, le siècle n'est pas simple. Dans le traitement du Deux dans la question du rapport entre la contradiction et le réel. La grande question est sur la dialectique, quel est le caractère créateur de la dialectique ? C'est la voie de la destruction, on n'obtiendra une nouveauté réelle qu'au prix de la destruction.

Autre voie mélangée, plus sourde, voie de la soustraction : la capacité créatrice de la différence est de saisir et de penser la différence dans le moment de sa presque indifférence, la différence dans sa presque nativité (Carré blanc sur fond blanc de Malévitch). Différence comme évanouissement de la différence qui est son propre évanouissement.

Littéraire : écrire fait une différence minimale du silence, c'est au bord du silence que l'écrit s'écrit. Même en politique, il s'agit de faire grandir une différence imperceptible et non pas une différence massive. Avoir l'intelligence d'une situation, c'est avoir l'intelligence

de sa différence minimale et le mettre en scène comme position subjective.

Le siècle est un entrelacement de la figure destructive de la dialectique et de sa figure soustractive ou différentielle. Drapeau rouge sur fond noir d'un côté et carré blanc sur fond blanc de l'autre, par exemple, je cherche un emblème.

Tenter la dualisation plutôt que la dualité, à tenter aussi à propos de la différence des sexes. C'est la querelle sur la dialectique. Il se peut que le solution contemporain soit l'identité, la destruction a nui à la soustraction si bien que la dialectique elle-même a été gravement affectée.

Frappé de voir que c'est la stabilité identitaire qui vient à la place, la survie à la place de la vie, à la place de la violence. Où en sommes nous du Deux, quel est notre deux, y-a t'il un Deux seulement ou sommes nous des gens de l'Un?

## 1.5 Convoquer le siècle comme trajectoire

À titre de point de départ, prenons deux textes sur l'Anabase comme figure du mouvement. L'Anabase, au départ est vieux comme un récit de Xénophon, il raconte l'histoire de mercenaires grecs embauchés (10 000) dans une guerre civile en Perse. Les grecs étaient conçus comme militaires compétents car disciplinés. L'hégémonie conquérante de l'occident a reposé sur la discipline militaire.

La discipline militaire est une invention, comment quelques dizaines d'espagnols ont-ils pu prendre l'Amérique du Sud?

L'employeur est tué, les grecs, en Anatolie centrale, sont perdus, Anabase nomme, désigne ce qui va être leur mouvement à travers la Perse en tant que gens égarés. Relevons trois traits de cette Anabase :

### 1.5.1 Principe d'égarement

L'Anabase de Xénophon, décrit l'écroulement de l'ordre dans lequel on était inscrit. La cause : l'ordre du monde est détruit, car il y a défaite de l'armée ; c'est le premier principe d'égarement.

### 1.5.2 Compter sur eux-mêmes

Ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes car ils ne sont pas du pays où ils sont.

### 1.5.3 Créer du nouveau

Il faut qu'ils inventent quelque chose, il faut trouver du nouveau, leur traversée de la Perse, cette invention n'est rien d'autre que le retour, ils vont inventer une traversée de la Perse et c'est ce qui va dessiner leur retour en Grèce. Errance qui est en même temps un retour.

- écroulement de l'ordre ;
- unique ressource dans la volonté propre ;
- errance dans un retour.

Ils ont inventé un mode de retour chez soi inédit. Parmi les grands livres du XX<sup>e</sup> siècle, il y a les "Sept piliers de la sagesse" de Lawrence, figure exemplaire de l'aventurier. C'est comme une des anabases du siècle. Il y a l'étrangeté, point de passage entre le désert et ce qui n'est pas le désert. Les deux textes choisis ont un écart temporel de quarante ans :

- Saint John PERSE 1924 ;
- Paul CELAN 1963.

Ces quarante ans encadrent exactement ce que je crois être le noyau du siècle c'est à dire les années 30-40. Pour Alain BADIOU le concentré du siècle se trouve dans l'année 37 (NDLR n'est-ce pas l'année de naissance d'Alain BADIOU?). Entre ces deux textes, il y a le nazisme et l'extermination des juifs d'Europe. C'est l'écart des deux poètes.

## 1.6 Saint John Perse (Alexis Saint Léger-Léger)

Né à la Guadeloupe, de provenance antillaise blanche, c'est un homme typiquement colonial issu d'une famille vivant depuis deux siècles à la Guadeloupe. Il naît dans un paradis – pour la poignée de profiteurs.

Né en 1887, son enfance est une enfance éblouie, le premier recueil de Saint John-Perse est « Éloge ». Alain BADIOU en lit un extrait. Il quitte les îles en 1899, se présente au concours des affaires étrangères et part à Pékin.

Il devient secrétaire général du quai d'Orsay de 33 à 39, en 4à il s'exile aux USA car Vichy le dégomme. Dans les années 60 il

devient poète officiel un peu comme Valéry, le poète de la République, il a le prix Nobel. C'est une vie sans inconvénients, figure de la permanence du XIX<sup>e</sup> siècle dans le XX<sup>e</sup> siècle. Homme de la III<sup>e</sup> République, homme de l'époque de l'impérialisme tranquille qui perdure au XX<sup>e</sup> siècle.

Il retiendra que l'essence du siècle sera une figure épique, c'est une épopée en soi, pour rien. Sa poésie est entièrement ailleurs. Épopée sans finalité d'aucune sorte, conjonction d'une certaine problématique de la vacuité, vacance spirituelle et de la ressource de l'épopée.

La grandeur du XX<sup>e</sup> siècle, c'est l'épopée du rien, c'est pratiquer le nihilisme de l'épopée. C'est l'épopée destinée à l'éloge de l'épopée elle-même. Épopée de ce qu'il y a dans une figure épique sans signification.

Pour lui, l'anabase, c'est cela, [...] de l'épopée sur fond d'indifférence. C'est l'idée du lien caractéristique du siècle, du lien entre violence et absence. Non pas violence vitale affirmative et créatrice mais violence habitée par le vide, Saint John PERSE y a été sensible.

## 1.7 Paul Celan

Paul HENTCHELL naît en 1920 à Tchernovitch en Bucovine, Roumanie. Scolarité allemande, juive et roumaine. Puis études de médecine en France en 38-39. En 40, la Bucovine est annexée par l'URSS, du coup le fils Paul fait des études de russe ; il restera un traducteur. Recueil dédié à Ossip MANDELSTAM.

En 41, offensive nazie, les russes s'en vont, le régime roumain collabore, les parents sont déportés, Paul ira dans un camp de travail forcé pour jeunes fin 41, début 42. En 44, la région est libérée par les soviétiques, il fait à ce moment là des études d'anglais.

En 45-46 il traduit du russe en roumain (TCHEKOV) et prend le nom de Paul CELAN. Il part à Paris en 48 où il passe une licence d'allemand. Les poèmes de CELAN sont adossés, hantés par l'extermination, il est nommé lecteur d'allemand à l'ENS en 59. Il écrit « Rose de personne » en 63 et rencontre HEIDEGGER en juillet 67.

Il se suicide en avril 70, probablement en se jetant de la Seine du pont Mirabeau. Il demeure comme une clôture poétique majeure du siècle, une poésie en charge du siècle. Témoin absolu des années 30-40, il en est un témoin immanent. Il va clore la fonction même du poème dans le siècle.

CELAN a écrit des poèmes d'après Auschwitz, au delà on ne peut se rendre ou répéter cette figure séculaire, en ce sens, c'est le dernier poète du siècle (thèse soutenue contre ADORNO).

Enfance bouleversée et nomade, installation dans la multiplicité des langues, écarté de toute institution, poésie marquée de sceau de l'horreur, marquée par le travail intime de la mort, du coup, c'est une autre langue. Déficit d'écrire en allemand.

Entre les deux, le régime du poème change (entre St John PERSE et Paul CELAN), c'est la fin de l'éloquence, l'impossibilité pour le poète d'être éloquent. Le poème entre dans une figure de désarticulation.

Le siècle, dans son noyau dur (années 30-40), a rendu une forme du dire impraticable. Dans le poème de CELAN, il y a un « impraticable vrai ». L'impraticable vrai est le problème poétique de CELAN. Comment rendre poétique l'impraticable vrai ? La poésie de Saint John PERSE pratique avec aisance sa vérité.

Écart gigantesque absolu à propos du même mot : Anabase. Comment cela se fait-il qu'ils se retrouvent sur le même mot ? Alain BADIOU lit les deux textes en nous laissant sur le problème du recto-verso de leur communauté, le mot « Anabase » traverse t'il la page ?